La pièce se termine par l'élan patriotique que voici :

O patrie ! ô rive natale,
Pleine d'harmonieuses voix !
Chants étranges que la rafale
Nous apporte du fonds des bois !

O souvenirs de la jeunesse,
Frais comme un rayon de printemps !
O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes,
Teintes du sang de nos aïeux !
O lacs ! ô plaines odorantes
Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords, où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien !

Toute cette poésie est pleine de grâce et de fraîcheur. Mais, nous l'avons dit, Crémazie n'aimait pas les sujets tendres, surtout quand lui aussi se fut abreuvé à la source amère du malheur.

Et sur les derniers temps qui précédèrent la catastrophe, lorsqu'il sentit se creuser sous ses pas le gouffre qui devait l'engloutir, son génie devint de plus en plus sombre.

Là où son âme souffrante se trouvait dans son élément, c'est quand, saisissant l'arme de l'« horrible, » il donnait libre cours aux idées lugubres de son esprit et à l'amertume de son cœur. Dans ces moments sa plume devenait le pic du fossoyeur, il fouillait le cimetière, écartait les linceuls et prenait un amer plaisir à contempler le cadavre dans toute sa réalité, dans tout son réalisme.

C'est sous l'influence de ces sinistres impressions que « la Promenade de trois morts » vit le jour.